

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La baleine et le dragon

Victor-Lévy Beaulieu, *Blanche forcée*. Montréal, VLB, 1976, 213 pp.

Jacques Godbout, *L'isle au dragon*. Paris, Éditions du Seuil, 1976, 158 pp.

Gabrielle Poulin

Numéro 4, novembre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1976). La baleine et le dragon / Victor-Lévy Beaulieu, *Blanche forcée*. Montréal, VLB, 1976, 213 pp. / Jacques Godbout, *L'isle au dragon*. Paris, Éditions du Seuil, 1976, 158 pp. *Lettres québécoises*, (4), 6–9.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA BALEINE ET LE DRAGON

Blanche forcée, de Victor-Lévy Beaulieu

L'Isle au dragon, de Jacques Godbout

Jusqu'ici les romanciers québécois, même les moins réalistes, avaient su garder les pieds sur la terre ferme de ce pays «incertain» ou «équivoque», s'appliquant à nommer, comme pour en prendre possession, les villages-fantômes et la grande ville hallucinée. Il y avait bien eu le Saint-Elias et ses équipées glorieuses à travers le monde, mais, échoué depuis près de l'embouchure de la rivière Batiscan, le trois-mâts ferronnien, «ayant comme figure de proue un ange aux ailes déployées», attend la venue d'un capitaine-romancier audacieux, voire téméraire, qui aurait le goût de s'emparer de l'univers. Si Beaulieu et Godbout n'ont pas osé prendre les commandes du Saint-Elias, qui les aurait peut-être

emportés trop loin des rives du réel et du présent vers l'univers fantaisiste du conte ou de la légende, ils ont cependant senti tous les deux l'appel du fleuve ancestral, envoûtant et dangereux, à la fois fermé et ouvert sur l'extérieur comme un labyrinthe de l'imaginaire. En contemplant, comme on s'enivre, «le St-Laurent frappé», Beaulieu a entraîné Job J. Jobin jusqu'à Gaspé et, installé avec lui dans un vieux shaque, a dû se contenter d'apercevoir du haut de son promontoire la «petite île avec un petit lac au milieu», promise à la nation déportée dans son propre pays depuis deux siècles. Quant à Godbout, Beaulieu avait presque prédit qu'il n'irait pas plus loin que Rivière-du-Loup: «Il faut dire qu'on

se déshabitude, qu'on se désemplit dès qu'on laisse la Rivière-du-Loup derrière soi.» (*Blanche forcée*, p. 14.) À ce point de sa course, déjà le fleuve goûte et sent la mer. L'Isle Verte, battue par la vague, c'est l'arche salvatrice que Michel Beuparlant, le héros de *L'Isle au dragon*, a choisi d'investir pour sauver le passé et l'avenir.

Beaulieu et Godbout, réunis et séparés par un fleuve devenu mythique, comme deux sentinelles. On croit rêver. L'un, celui qui croit, s'intéresse aux baleines; l'autre, celui qui ne croit pas, pourchasse les dragons. Pourtant! Pourtant! Avec la plume qui leur sert à la fois de phare et d'arme, avec les mots qu'ils tendent comme filets ou jettent

tion bien précis. Si je ne me trompe, elles vivent toutes de peine et de misère. Vous ne le saviez pas parce que, ces petites excroissances culturelles, ça ne vous intéresse pas. J'ai fondé une revue de l'actualité littéraire parce qu'il n'y en avait pas ici et que, selon moi, dans un pays qui commence à se normaliser, il devrait y en avoir une. Elle devrait être publiée au moins six fois par année. Je croyais naïvement qu'un Ministre des Affaires culturelles qui a démarré en grande vitesse comme vous par une déclaration de principe fracassante et qui semble avoir des antennes autour de la tête, pouvait s'intéresser à un projet pareil. Je me trompais. Un ministre des Affaires culturelles, ça s'intéresse à des choses importantes et ça se tient en compagnie des grands de la place. Allez vous chercher quelques autres conseillers culturels, un romancier par exemple, un poète dont l'expérience du livre se limite aux siens, des noms connus surtout et ne

manquez pas de nous le faire savoir! C'est ça qui va vous corriger le portrait, vous redorer le blason. Mais, de grâce, fermez votre porte à tous ces colporteurs, ces gens de rien qui s'imaginent qu'ils peuvent avoir des idées. La communication «vigoureuse, soutenue, permanente», oui, je veux bien mais avec des gens de même calibre, avec des présidents de grosses machines et qui dépensent beaucoup d'argent. S'il fallait perdre son temps avec tous les petits «faiseurs» de culture, on n'en finirait plus. Mieux vaut se consacrer aux choses essentielles pour que le grand spectacle continue et que la population en ait plein la vie.

Je suis bien d'accord avec vous monsieur le Ministre!
Et que la communication vienne à votre rencontre!

Adrien Thério

Montréal, le 31 septembre 1976.



Victor-Lévy Beaulieu
avalé par la baleine...



Jacques Godbout
...vainqueur du dragon

comme hameçons, qu'est-ce qu'ils découvrent, qu'est-ce qu'ils prennent ? Les baleines existent : les navigateurs l'assurent ; les dragons sont des êtres fabuleux. Job J. Jobin sortira vaincu de sa chasse aux baleines. Dès le début, le lecteur pressent que Michel Beuparlant doit arracher l'Isle Verte à l'emprise du monstre qui la convoite.

Beaulieu et Godbout sont sans contredit deux des plus grands romanciers québécois «actuels». Ils ont tous les deux affaire avec le réel, avec les préoccupations de la civilisation du dernier quart du siècle et, sans être formalistes, avec les problèmes qui confrontent le romancier moderne. Ils sont d'une époque, mais aussi d'un pays. Leur oeuvre se présente comme la double face de la nation: la face triste, tragique, la face au sourire distant et ambigu. Prisonnier dans sa nuit créatrice, tel Jonas dans le ventre de la baleine, Beaulieu cherche une issue: il écrit sans cesse, désespérément, comme on se lamente. Jonas, mâtiné de Job et de Jérémie, que chaque effort de libération vide de tout espoir et abandonne pantelant à la résignation. La baleine est morte et, dans son ventre ouvert, Job, de la cendre sur laquelle il est assis, réanime les formes du passé toujours vouées comme à une «petite mort» au châtement qui guette les héros morts sans sépulture. Godbout, lui, sort de chaque expédition et de chaque combat la tête haute en se

frottant les mains. Il sait bien que les monstres qu'il pourchasse sont des bêtes à têtes multiples armées d'innombrables tentacules qui repoussent toujours. Qu'à cela ne tienne! À chaque réapparition de la bête suffit son roman. «Michel» Beuparlant-Godbout, à l'instar de l'archange vainqueur de Lucifer, réintègre le paradis terrestre après chaque combat singulier pour prendre le repos du guerrier et ceindre l'aurole de gloire. Il est humble et souriant dans la victoire, comme un prédestiné. Beaulieu, aux prises avec ses démons intérieurs; Godbout, à l'affût des bêtes féroces du monde moderne. Beaulieu, solitaire comme un homme dans l'épreuve; Godbout, seul, comme un dieu sur la montagne. Deux romanciers authentiques; deux univers diamétralement opposés: l'un nocturne, l'autre diurne; deux démarches: la descente désespérée aux enfers, l'escalade victorieuse de l'Olympe. À un moment donné de leur expédition, les héros se croisent à fleur de terre ou à fleur d'eau. Au point de départ, ils ont également besoin du pays, terre et eau, comme de la page blanche. Pour le point d'arrivée, c'est autre chose.

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE

Job J. Jobin prépare un documentaire sur les baleines, plus précisément sur l'une d'entre elles, Ventre-

de-soufre, venue «des enfers du Sud marin» jusque dans le golfe, le «plus malicieux des monstres marins» qu'un simple coup de lance du vieux capitaine Coffin a permis de capturer. (On dirait le schéma du roman de Godbout). Abandonné par sa femme, qui a aussi gardé sa petite fille Una, Job a quitté Montréal et s'en est allé jusqu'en Gaspésie. Pour oublier? Ou pour comprendre? Dans un roman d'Aragon (Beaulieu mentionne le nom de «M. de l'Aragon» aux pages 136 et 137), intitulé celui-là *Blanche ou l'oubli*, un linguiste Gaiffier, également abandonné par sa femme, écrit son journal pour essayer de voir clair dans son échec. Il ne sait plus. Il a oublié. Aussi recourt-il à un expédient pour faire revivre le passé. Il crée le personnage d'une jeune femme qui écrirait l'histoire du couple qu'il a formé avec Blanche. Le Job de Beaulieu écrit également son journal quand il fait la rencontre d'une femme qui le fascine autant par le mystère qui l'enveloppe que par sa beauté. Elle s'appelle Blanche. Qui est-elle, sinon la mémoire de Job, comme un immense blanc; la page blanche sur laquelle il devra faire surgir une à une les lignes comme autant de chemins du passé.

Le ventre de Blanche, c'est Ventre-de-soufre dont il faut ouvrir la ténèbre: «Le corps de Blanche m'égare, creuse comme des remous tièdes dans ma tête, ce qui fait que je sais même plus si j'ai déjà dit que tout a

commencé avec *Ventre-de-soufre...*» (B.F., 45). Elle va devenir une Blanche forcée, une Blanche violée dans cette histoire de traite des baleines : «Si tu lances juste et fort, l'esparre est jetée à la mer au même moment que la baleine plonge. Il suffit que ça soye mortel pour que *Ventre-de-soufre* remonte, le souffle coupé, la falle en l'air.» (46.)

Blanche, c'est aussi Una, la toute petite fille séparée de son père. Mémoire forcée, mémoire de l'avenir tout autant que mémoire du passé. Quand elle fait l'amour avec Job, Blanche revoit toujours la grosse main de Charles, son père, posée sur son ventre. Job avoue que Blanche ne lui appartient pas complètement : «Je sais pas toujours quoi faire de Blanche, c'est ce qui me manque d'elle qui m'irrite et m'intrigue. Elle ressemble tant à Una quand que je vais la voir chez France dans l'appartement de l'Ahuntsic et qu'elle veut des histoires, toujours les mêmes...» (30.) L'oeuvre faite, l'oeuvre à faire. Una, la petite fille confondue avec l'écriture, confondue avec Blanche qui s'abandonne et se refuse à cette main qui veut la violer pour tirer d'elle quelque chose qui ressemble à la durée, à la vie, «une petite île avec un petit lac au milieu», un mirage vers lequel le romancier se remet en marche à chaque fois qu'il écrit.

Les problèmes qui se posent à Job dans ses relations avec Blanche sont les mêmes que ceux qui confrontent le romancier dans ses relations avec l'univers réel, avec les êtres aimés et avec l'oeuvre à engendrer. Écrire un roman pour Beaulieu, c'est entreprendre un voyage au centre du désir et savoir dès le début «qu'on est dans la dérive», se demander, non pas par quel bout commencer, mais par «quel bout recommencer» pour retrouver le «fil de l'eau imaginaire». Écrire, donner des coups d'épée dans l'eau, ne rien régler, ne rien détruire, ne rien créer. Raconter des histoires pour Blanche ou pour Una, c'est la même chose parce que finalement le narrateur est seul au centre de lui-même avec des tas d'histoires dans sa tête «toutes chavirantes et toutes échouées». Il faut respecter leurs hésitations, leur confusion et leur

naufage. Un commencement, un milieu, une fin? Des descriptions? Ce serait trop facile «de les faire se déprendre et d'aligner les mots mous par brochettes superposées» (15). Écrire, non pas comme on impose une direction, mais comme on cherche soi-même «à venir dans le monde du sens» (15). Un livre n'est qu'un des multiples corridors très étroits du labyrinthe dont le romancier voudrait sortir. Jonas dans la baleine disait : «J'voudrais bien m'en aller». Tous les passages sont autant de culs-de-sac, «ce qui viendra tantôt» se confond «avec ce qui est déjà venu». «Mon beau navire, ô ma mémoire.» Job fait aller sa mémoire de tribord à babord, «ôtant pas trop fendre les flots». Quand le voyage sera fini, l'avenir aura rejoint le passé. Blanche et Una ne feront plus qu'une et disparaîtront, laissant Job à son désenchantement et à sa solitude.

«Que disais-tu que sont les corps?» demande Blanche à Job au début du roman, reprenant ainsi le fil d'une conversation qui date de trois ans. — Remémoration et transmigration: deux mots qui pourraient résumer l'art romanesque de Beaulieu. — Pour pouvoir renouer ce fil rompu, Job doit regarder dans la tête de Blanche, comme à travers un navire-fantôme, «les montagnes d'eau que font les vagues du St-Laurent et les «profondeurs de la ténèbre» de Blanche. Qu'importe le sujet du roman! Même un documentaire sur les baleines pour lequel on s'est documenté pendant trois ans, quand il est parvenu à maturité, c'est parce qu'il s'est nourri de la substance de chaque jour et de chaque nuit. Qui parle de baleines alors que Blanche s'appête à livrer dans les trois jours qui restent tout ce qui a germé dans son ventre sous la main désirante du mâle? Quand Job pourra atteindre la petite île «où il y a la beauté et la grandeur d'être», il sera capable de comprendre ses propres ténèbres, de se déchiffrer dans son «secret d'eau». Blanche sait bien qu'alors il n'aura plus besoin d'elle et qu'elle devra mourir dans ces eaux au centre de lui-même. Ce qu'elle ignore cependant, c'est que tant que le romancier écrira, elle passera avec lui d'une oeuvre à l'autre, changeant de forme

et de lieu, comme ce passé qui renaît toujours de ses cendres et qui entraîne l'écrivain dans tous les coins du pays qui ont besoin d'être investis par l'imaginaire pour que l'avenir rejoigne en eux le passé condamné à mourir.

AUX PRISES AVEC LE DRAGON

Beaulieu ne peut pas vaincre le monstre de l'écriture. Il est happé avant même de commencer à combattre. Quand il écrit, il est déjà à l'intérieur de la baleine, submergé par elle, par le fleuve et par la ténèbre. Godbout, lui, ne se mouille pas. Il choisit d'instinct un pied-à-terre d'où il se contente de lancer des bouteilles à la mer:

Écrire? Se jeter à l'eau, comme une bouteille prend la mer, à peine ballottée par le vent, entraînée par un courant profond caché qui ne fait pas même frémir l'eau de surface, comme une bouteille plongeant peu à peu jusqu'à ce qu'on n'en voie plus que le goulot, verre contre vert... (Isle au dragon, 15.)

«Comme une bouteille». Les comparaisons pullulent dans le premier chapitre de *l'Isle au dragon*, toutes introduites par ce *comme* détaché et dominateur. Le romancier est un dieu qui propose aux humains ses histoires comme autant de paraboles. Vous savez le fameux: «Le Royaume des cieux est semblable»... *Deus ex machina*, disait-on des romanciers traditionnels. Ils voient le monde de haut; ils dominent le temps; ils commandent au destin: l'histoire est dans leurs mains. Quand ils font un roman, ils décident quand et où l'action commence, où et quand elle finit. Ils créent des personnages qui leur sont soumis, à qui ils n'ont qu'à dire allez, et ils vont, venez, et ils viennent. Ils n'ont pas à surgir dans le monde du sens, mais plutôt à imposer une signification aux événements. Ils expliquent le passé; ils embrassent le présent; ils prédisent l'avenir. Ils font le partage des bons et des méchants à qui ils ont préalablement imposé un tempérament, un caractère, la couleur et la coupe de leur habit, la

manière de tenir leur verre ou leur cigare. Ils sont comme les anges de Dieu, parcourant la terre sans pour autant cesser de se jouer devant sa face. En un mot, ils font la pluie et le beau temps.

En 1976, au Québec, Jacques Godbout, avec une désinvolture élégante, écrit un roman préfabriqué: le sujet en est bien défini, le lieu précis, les personnages bien campés. Il le bâtit comme une allégorie et un plaidoyer pour défendre une cause. Il dit «je», oui, comme les romanciers modernes «pognés», mais ce «je», loin d'être une abdication devant le raz-de-marée de l'écriture est, dès le début, le cri vainqueur de celui qui saura durer tout au long du récit parce que, s'il peut s'incarner dans un homme, il pourra également prêter à cet homme la puissance du dieu et se sortir, comme on tire son épingle du jeu, de la fable que constitue l'aventure humaine. Après avoir créé l'univers en sept jours, Dieu dit: «Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.» L'Isle Verte existe. Godbout l'a tirée du néant historique et littéraire où elle végétait, comme Anne Hébert, il y a quelques années, avait fait sortir Kamouraska de l'ombre et de la neige. Pour qu'il y ait un drame, il faut des forces adverses qui soient mises en présence. L'Amérique aussi existait, bien vivante et bien gourmande. Il ne restait à Godbout qu'à l'incarner, dans un être qui ne pourrait faire autrement alors que de prendre les traits d'un monstre. La belle et la bête. Entre les deux, le romancier, qui s'incarne aussi, joue le rôle du Québécois typique, jeune, ambitieux, bilingue, à la fois pratique comme un Anglais et idéaliste comme un Français. Il ne lui manque que de se frotter un peu au monstre américain pour que ses rêves se changent en réalités.. La recréation de l'univers durera sept jours.

Le lecteur, invité à assister au duel final, dans lequel le jeune galant dispute à l'ogre la possession de la princesse, a été longuement et savamment préparé à l'issue fatale par une sorte de joute oratoire dans laquelle Michel «Beuparlant» a fourbi ses armes. En sorte que lorsque le monstre, farci et faisandé tout au long du récit, s'écroule, englouti par

le dragon, chacun a bien vu que par toutes les «ficelles» de son ironie, le romancier l'avait d'ores et déjà lié et ligoté. Mission accomplie. Est-ce bien Michel Beuparlant qui revient à l'Isle Verte, vers cette princesse libérée, «tenant dans ses mains amoureuses une tasse de Nescafé fumant»? Les bouteilles à jeter à la mer ont été remplies par Godbout. À sa façon qui n'est celle de personne, il a dû faire face aux problèmes que pose au romancier moderne la persistance d'un mode d'expression caduc, dans cette civilisation technologique, qui, elle, a besoin de faire servir à sa cause les déchets encombrants qu'elle traîne derrière elle. Le cinéaste qu'est Godbout, ouvert autant qu'on peut l'être à la civilisation de l'image et de la carte perforée, vient d'un âge du papier et comprend que le texte écrit, tout périmé qu'il soit, conserve encore aujourd'hui sa part incontrôlable de radioactivité. Il choisit de placer les feuilles de son roman dans des bouteilles qu'il jette à la mer à l'endroit même où doit être érigé par les soins du monstre américain le fameux dépotoir atomique contrôlé. Peu importe dès lors que son récit appartienne à des genres aussi anciens que le roman d'aventure, le roman de cape et d'épée, le conte merveilleux, la légende ou l'épopée! Souvent les choses d'autrefois sont moins démodées que celles d'hier dans ce monde où la publicité de l'heure est la règle du goût. Godbout a expérimenté, à l'instar de Ferron et de Beaulieu, «qu'on écrit toujours seul comme un roi». Roi? Deus ex machina? Faire du nouveau avec l'ancien, changer l'eau en vin? Fabriquer des cocktails Molotov? Tout a été fait et nous venons trop tard. Il reste à recycler les déchets atomiques et les bouteilles vides. Godbout possède le secret de la radioactivité en littérature. Quant aux contenants vides, ils viennent de tous les âges et ils sont innombrables. Godbout n'a eu que l'embaras du choix pour que son roman prenne la mer et soit emporté par le courant le plus profond, celui où le passé et le présent se confondent.

«Ouvrir l'eau noire pour s'en repaître», s'exclame Job J. Jobin; «se jeter à l'eau, comme une bouteille

prend la mer», décide Michel Beuparlant. Beaulieu tire du ventre de l'écriture les mots, les phrases, les images informes qui font de chacun de ses romans un remous de ténèbres. Au fond de ces remous s'agitent des êtres venus de tous les âges: Job, Jérémie, Castor, Pollux, Don Quichotte. Est-ce le passé qui se réincarne dans le présent ou les figures du présent qui sont abandonnées à la métamorphose? Aucun progrès technologique n'a jamais pu dissiper la profondeur de la ténèbre humaine. Le romancier qui se nourrit d'elle fait de ses livres des cris et des gémissements articulés, une *ténèbre blanche* qui transcende la caducité des lettres. Godbout, lui, est ailleurs, dans la lumière du jour. Il utilise les armes de l'ennemi. On peut se laisser englotir par une baleine si l'on sait qu'on peut encore chanter ou gémir dans son ventre. Godbout trouve ailleurs que dans les entrailles de la mer ou de la terre le lieu de sa demeure. Il choisit méticuleusement le territoire de ses héros qui sont aussi des hommes; il combat pour les leur conserver. Puis il les laisse à eux-mêmes. Quand il saura que quelque part est apparu un autre dragon, il s'armera pour aller le combattre et écrira alors un autre roman. Entre temps, il fourbit d'autres armes en faisant autre chose.

Gabrielle Poulin

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Blanche forcée*. Montréal, VLB, 1976, 213 pp.
2. Jacques Godbout, *L'Isle au dragon*. Paris, Éditions du Seuil, 1976, 158 pp.